



HAL
open science

Ethnographie d'une exposition

Martine Levasseur, Eliseo Veron

► **To cite this version:**

Martine Levasseur, Eliseo Veron. Ethnographie d'une exposition. Histoires d'expo, Peuple et culture, pp.29-32, 1983. halshs-01484185

HAL Id: halshs-01484185

<https://shs.hal.science/halshs-01484185>

Submitted on 14 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ETHNOGRAPHIE D'UNE EXPOSITION

La réalité même de la pratique
des visiteurs d'exposition reste peu connue :
comment regarde-t-on réellement
une œuvre, un objet, un panneau ;
comment s'éveille ou s'estompe la curiosité,
se construit ou échappe la compréhension,
se manifeste le plaisir ou l'ennui ?

Une recherche menée sur les comportements du public d'une exposition de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou, consacrée aux *Vacances en France: 1860-1982* aborde la démarche de visite de manière totalement nouvelle, d'un point de vue ethnographique : à partir de l'observation systématique des parcours, des attitudes, des commentaires, observation complétée par une série d'entretiens approfondis avec les visiteurs¹.

Bien que réalisée sur une exposition particulière, la typologie des comportements observés ici revêt manifestement une portée générale.

Au début, nos observations ont été erratiques. Parfois, nous suivions telle ou telle personne sans nous faire remarquer ; parfois, nous observions le flux des visiteurs dans les zones que l'analyse préalable nous avait indiquées comme « critiques ».

Dans un deuxième temps, nous avons commencé à tracer les parcours suivis par les visiteurs observés à l'aide du plan de l'exposition. L'accumulation de parcours observés et enregistrés sur le plan de l'exposition nous a permis de dégager des régularités, par le moyen d'une analyse comparative.

Les zones visitées et les zones ignorées permettaient d'effectuer des recoupements entre les visites. Peu à peu, des configurations ont commencé à se dégager. Nous avons défini cinq configurations qui étaient autant de types de visite, et nous avons repris nos observations. Ces types se sont par la suite réduits à quatre.

Les critères de classement étaient à ce stade totalement extérieurs : les modes de « traversée » de l'espace, la distance gardée par le visiteur vis-à-vis des panneaux, l'ordre de la visite, les variations (ou manque de variations) dans le comportement du sujet dans des espaces différents. Chaque configuration paraissait avoir une « logique » propre, mais nous ne savions pas si les sujets appartenant au même « type » avaient quelque chose en commun, mis à part le fait qu'ils avaient effectué le même type de parcours.

Nous avons décidé de désigner nos types par des noms d'animaux que l'on pouvait intuitivement associer à chaque type de configuration.

tivement associer à chaque type de configuration.

Bien entendu, ces noms contenaient automatiquement des connotations de stratégie : en les nommant ainsi, nous mettions déjà du sens dans chacun de nos types. Car observer un comportement, c'est lui attribuer un sens, déceler une intention, percevoir une logique : la perception la plus fugace d'une conduite est imbibée de significations. Si nous avons construit une sorte de bestiaire provisoire, ce n'était donc pas pour feindre d'avoir fait des observations dépourvues d'hypothèses sur le sens des conduites. Il fallait, bien au contraire, « laisser fonctionner » ce niveau primaire, fondamental de la perception du comportement des êtres vivants qui nous les montre comme des êtres intentionnels, poursuivant un but, développant une « logique », « négociant » avec leur environnement.

Nous avons identifié quatre formes de visite :

les fourmis, ou la visite proximale,
les papillons, ou la visite pendulaire,
les poissons, ou la visite glissement,
les sauterelles, ou la visite « punctum ».

Chacune de ces formes peut être caractérisée par une série de propriétés qui définissent un mode de visite.

La fourmi :

1. Elle se situe à une distance réduite (par comparaison aux autres types) des panneaux devant lesquels elle s'arrête. C'est pourquoi nous avons appelé la visite fourmi une visite proximale.

2. Toujours comparativement, le temps de visite est le plus long : environ vingt minutes.

3. La visite comporte un maximum d'arrêts (une vingtaine en moyenne).

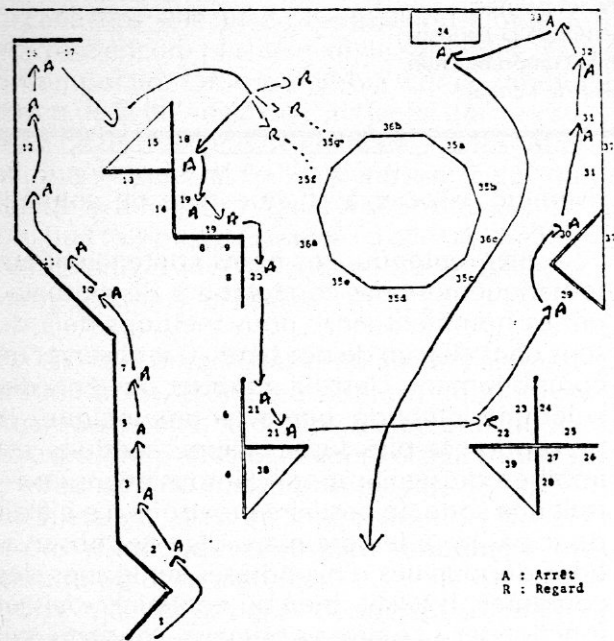
La fourmi évite, dans la mesure du possible, de traverser des espaces vides même réduits : elle progresse, autant que possible, le long d'un même « mur ».

5. La fourmi applique la même stratégie dans les deux espaces (le couloir et la salle de droite). C'est-à-dire (toujours comparativement) que son comportement ne change pas sensible-

ment lorsqu'elle passe d'un espace à l'autre.

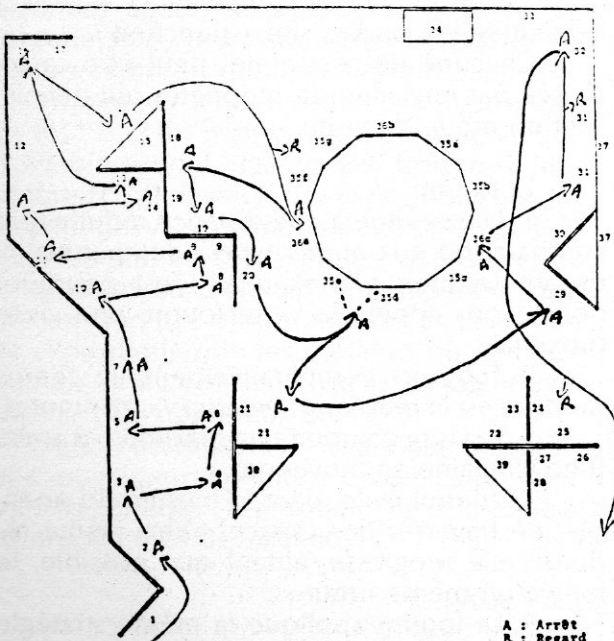
6. La fourmi suit l'ordre chronologique proposé par l'exposition — au moins tant que l'étalement de celle-ci le permet.

La figure montre le parcours observé d'une fourmi.



Le papillon :

1. Il effectue une visite « en zig-zag », avec un mouvement d'alternance : gauche-droite-gauche-droite. C'est pourquoi nous parlons de visite pendulaire : ayant observé un panneau à sa gauche, le papillon va voir ensuite ce qu'il y a « en face », à sa droite.



La figure représente le comportement observé d'un papillon.

2. Le temps de visite peut être qualifié de « semi-long » : environ quinze minutes.

3. La visite comporte une quinzaine d'arrêts en moyenne.

4. Comme la fourmi, le papillon semble éviter les grandes traversées d'espaces vides.

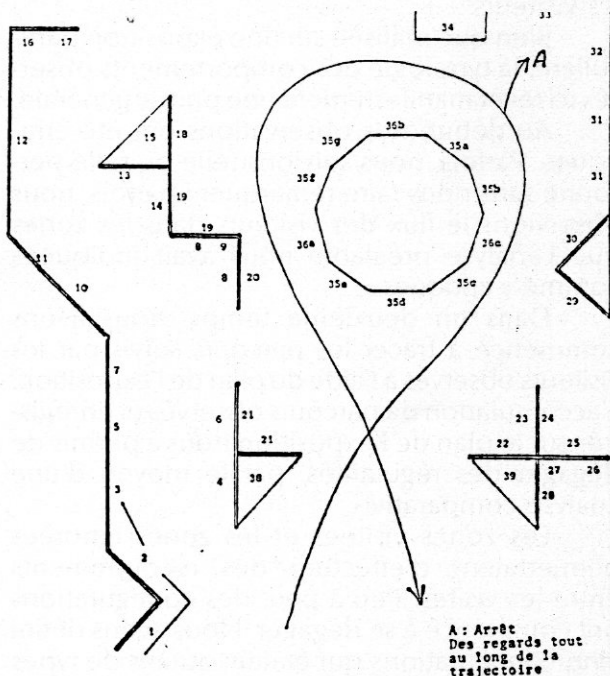
5. Dans le passage d'un espace à l'autre, il y a un changement de comportement qui est plus sensible que chez la fourmi.

6. Comme la fourmi, le papillon suit l'ordre chronologique de l'exposition (et l'on peut dire même que son mouvement alternatif gauche-droite lui permet de suivre la chronologie plus exhaustivement que la fourmi).

Le poisson :

1. Le poisson se caractérise par une trajectoire « entre deux eaux » : s'il a un mur à gauche et un mur à droite, il progressera à peu près au milieu. C'est pourquoi nous avons appelé sa visite de glissement.

La figure reproduit le parcours observé d'un poisson.



2. Le temps de la visite est court : cinq à dix minutes.

3. Les arrêts sont rares. Le poisson procède plutôt par ralentissements, qui lui permettent de regarder « de loin ». C'est pourquoi sa visite est une sorte de passage.

4. Il ne semble aucunement gêné en traversant les grands espaces vides.

5. Sa trajectoire apparaît le plus souvent comme une « boucle », comme animée d'un mouvement circulaire.

6. S'il visite les deux espaces proposés, son comportement ne change pas.

7. Il est parfaitement indifférent à l'ordre chronologique proposé par l'exposition.

La sauterelle :

1. La sauterelle progresse par « bonds ». On dirait que, ayant aperçu au loin quelque chose qui l'intéresse, elle s'y dirige sans hésitation. C'est pourquoi nous avons appelé cette visite la visite « punctum », visite dynamisée, à chaque moment, par l'attraction d'un élément ponctuel.

2. Le temps de visite est court : environ cinq minutes.

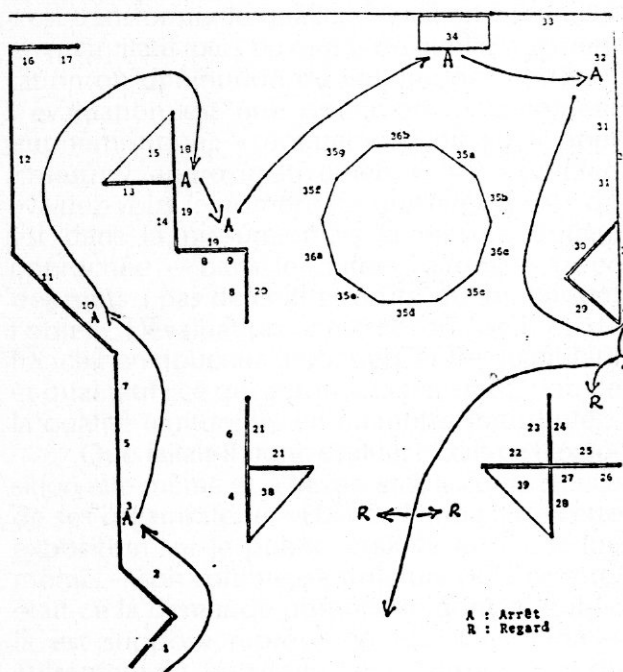
3. Les arrêts ne sont pas nombreux : cinq ou six en moyenne.

4. La sauterelle traverse, insouciante, les espaces vides.

5. Elle est, comme le poisson, indifférente à l'ordre chronologique proposé.

6. Si la sauterelle visite les deux espaces, son comportement ne change pas en passant de l'un à l'autre.

La figure représente le parcours observé d'une sauterelle.



A première vue, les visites fourmi et papillon semblent des visites « ordonnées », appliquées, pourrait-on dire, marquées par une acceptation de la logique de l'exposition. La fourmi « s'accroche » aux murs ; elle semble avoir peur du vide.

La visite poisson est sans doute une visite rapide ; on dirait que le poisson cherche une « vue d'ensemble », sans répondre à tel ou tel appel particulier : il « garde ses distances » vis-à-vis des surfaces signifiantes qui lui sont proposées. Le poisson a une sorte de stratégie de latéralisation à l'égard de ce qui est exposé. Il ne va pas vers, il passe devant.

Enfin, on imagine aisément que la sauterelle fait une visite comparativement plus « libre » que les autres, réagissant ici et là à

des appels forts, suivant les impulsions de son désir, indifférente à la structure qui organise cette dernière.

Mais le visiteur ne se réduit pas à ce qu'il fait, et ce qu'il fait ne se réduit pas à ce qu'on en voit. Pour savoir si nos quatre types de parcours et de postures correspondaient bien à des logiques culturelles cohérentes, et n'étaient pas un rassemblement artificiel de pratiques n'ayant d'homogène que l'apparence, nous avons procédé à une série d'entretiens approfondis.

Il en ressort qu'une figure posturale et comportementale du corps socialisé dans son rapport au sens, semble bien pouvoir être associée à chacune des modalités d'appropriation que nous avons décelées.

Il faut mettre le papillon en premier : sa stratégie est la plus spécifique à l'égard du thème de l'exposition, car sa visite est motivée. Dans le cadre de cette motivation, il sait ce qu'il est venu chercher. La négociation correspond donc bien au niveau culturel où l'exposant a défini son objet. Le papillon est le visiteur qui maîtrise le mieux son rapport à la culture. Son corps signifiant semble modelé par la figure de la lecture proprement dite, c'est-à-dire du livre.

La négociation de la fourmi peut être, elle aussi, qualifiée de culturelle, dans ce sens qu'elle est déterminée par un lien particulier, sinon au thème de l'exposition, tout au moins à Beaubourg comme institution de culture. Mais sa stratégie est relativement passive et quelque peu scolaire. Si le papillon exprime une certaine maîtrise de ses attentes culturelles, la fourmi exprime plutôt un certain souci d'apprendre, et donc, en quelque sorte, une certaine docilité. Il est difficile de dire si c'est le fauteuil devant le poste de télévision ou bien le banc de l'école qui a le plus marqué le corps socialisé de la fourmi.

Il est possible que ces deux stratégies, étant associées à une motivation plus forte, (comparativement aux deux autres types) et étant d'ordre plus spécifiquement culturel, soient, parmi nos quatre modalités d'appropriation, les deux les plus stables. L'hypothèse serait, autrement dit, qu'un sujet que nous avons identifié dans notre étude comme étant soit fourmi soit papillon, a plus de probabilité de se comporter selon la même stratégie, dans d'autres expositions, qu'un poisson ou une sauterelle.

Le poisson déploie une stratégie que l'on pourrait dire « en retrait » ; il semble vouloir réduire au minimum la négociation avec l'exposant, tout en pouvant se dire qu'il a fait la visite. La focalisation sur le temps est-elle un prétexte qui masque un rapport de méfiance vis-à-vis des objets culturels ? Toujours est-il que sa stratégie rappelle celle d'un passant

qui, l'air pressé, jette quand même un œil sur une vitrine. Ou celle d'un touriste qui ne dispose que d'une journée, mais qui fait quand même le tour des « monuments historiques » de la ville où il se trouve.

Quant à la stratégie de la sauterelle, elle est, parmi nos quatre modalités, celle qui nous apparaît comme étant le plus franchement en rupture avec l'univers du discours « culturel » qui était proposé. Son parcours est un voyage subjectif ; la sauterelle désarticule la surface structurée où s'étale le propos culturel, pour ne retenir que les quelques points avec lesquels elle se sent en résonance. Cette sorte d'insouciance est-elle généralisable ou bien résulte-t-elle d'une image préalable de Beaubourg comme lieu de culture « un peu spécial », ne demandant pas l'effort (ou la concentration) d'un lieu traditionnel d'exposition ? En tout cas, tel que nous l'avons observé, le corps du visiteur sauterelle est celui du flâneur.

Il faut insister sur le fait que nous n'avons pas décrit une typologie d'acteurs sociaux, ni non plus des types de personnalité, mais des types de stratégie de visite. Même si nous pensons que certaines stratégies sont peut-être plus stables que d'autres, cela ne veut pas dire qu'un papillon ou une fourmi le seront toujours et nécessairement dans leur appropriation d'expositions : un sujet qui a manifesté une stratégie fourmi dans sa visite de l'exposition *Vacances en France* peut sans doute engager une stratégie tout à fait différente dans une autre exposition.

Une typologie formulée dans ces termes pose plus de problèmes qu'elle n'en résout : c'était bien l'un de nos objectifs. De par sa nature même, cette recherche ne peut pas répondre à la question de savoir comment on peut articuler des typologies d'appropriation de discours sociaux à des données « objectives » sur la position sociale des sujets.

Cela dit, nous pensons que notre démarche constitue un outil qualitatif qui peut donner lieu à des évaluations très précises (à la fois de projets et de réalisations d'expositions). Dans la conception d'une exposition, il devrait être important de savoir quelles stratégies de visite on veut favoriser, quelles autres empêcher ou rendre plus difficiles, etc. En tout cas, une réflexion détaillée sur les stratégies de visite devrait faire partie de la conception de la « maquette » d'une exposition, de la même manière qu'une réflexion sur la cohérence de la mise en espace par rapport aux objectifs (pédagogie, spectacle, histoire, etc.).

Martine Levasseur, Eliseo Verón

Chapitre 7

1. Les résultats complets de la recherche ont été publiés par le Service des études et de la recherche de la Bibliothèque publique d'information, où l'on peut se les procurer : *L'Espace, le corps, le sens : ethnographie de l'exposition*, 1983, 230 pages.